Sebastian Rivas, guerrier pacifiste

PORTRAIT Engagé et pugnace, le compositeur franco-argentin conçoit l'opéra comme un art « du temps réel », en prise avec les combats et les blessures de l'histoire contemporaine

Je suis né en France. Ma mère était enceinte de sept mois quand mes parents ont reçu une lettre anonyme assez explicite et qu'ils ont décidé de plier bagage. » Cela se passait en 1975, et la junte militaire au pouvoir en Argentine montrait peu de bienveillance à l'égard des intellectuels communistes. Les Rivas, un couple de chercheurs, se sont donc fixés en région parisienne, sans toutefois renoncer à leur idéal, multipliant, par exemple, les actions en faveur de la libération du pianiste Miguel Angel Estrella, leur compatriote, qui croupissait dans les geôles uruguayennes. Concerts de soutien, ventes de disques... « *Mes premières années ont été scellées par cette cause* », se souvient Sebastian Rivas, qui, dans ses confidences biographiques, s'arrête sur un

Le compositeur signe une musique à la fois neuve et référencée

Sébastian Rivas, en septembre, à l'Ircam (Paris).
SYLVAIN GRIPOIX POUR « LE MONDE »

épisode survenu en 1982, au moment de la guerre des Malouines. « *Je devais être en CE1 dans un village de l'Essonne. La maîtresse mentionne la guerre qui se déroule dans mon pays et m'invite à en parler. Je me revois intervenant sur le sujet, à 7 ans, et je pense que cette prise de parole a constitué un acte fondateur, mon réveil identitaire et politique.* »

Vingt et un ans plus tard, *Aliados* (« Alliés »), une stupéfiante réussite d'art total, est donné en création au Théâtre de Gennevilliers avant d'être programmé, le 4 octobre, à Strasbourg, dans le cadre de Musica. Margaret Thatcher et le général Pinochet en sont les principaux protagonistes, et leur entrevue de mars 1999 (alors que le dictateur chilien était assigné à résidence à Londres) constitue la trame d'un « opéra du temps réel » (sous-titre de l'œuvre). Sebastian Rivas y signe une musique à la fois neuve (effectif inédit, électronique en direct) et référencée (citations, parodies). Pour en arriver là, le compositeur a dû batailler ferme, et son parcours ressemble à celui d'un combattant qui s'interroge, à l'instar du conscrit d'*Aliados* échappé de la guerre des Malouines...

La démocratie réinstaurée en Argentine, les Rivas regagnent leur patrie. En 1988-1989, ils effectuent un nouveau séjour en France, cette fois pour des raisons professionnelles. C'est alors que Sebastian commence l'étude du saxophone. La musique n'est encore qu'un hobby pour le jeune homme, qui prend ensuite des cours à Buenos Aires tout en jouant dans des groupes de funk et de rock (*Aliados* utilise un extrait de *London Calling*, le célèbre hit de Clash).

A 17 ans, le saxophoniste reçoit le choc du *Sacre du printemps*, d'Igor Stravinsky. Il sera compositeur (et *Aliados* prendra pour modèle *L'Histoire du soldat*, de Stravinsky). Sebastian Rivas se lance dans l'apprentissage du piano avec une intensité telle qu'il en attrape des tendinites. Les travaux d'écriture, en revanche, ne provoquent pas de dommages collatéraux. L'étudiant est doué. Toutefois, il ne tarde pas à comprendre que son niveau ne suffira pas pour l'entrée au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, son objectif de formation. Une escale à Boulogne-Billancourt s'impose, le temps d'affermir les bases dans un conservatoire de région. Mais, là encore, il manque quelque chose. Comment s'aguerrir quand on n'a pas le moyen de faire jouer sa musique ?

Le conservatoire de Pantin permet aux étudiants d'obtenir l'exécution de leurs œuvres et même de les enregistrer. De plus, il est dirigé par Sergio Ortega, compositeur chilien connu, entre autres, pour ses hymnes pro-Allende (*Aliados* contient un remodelage d'une danse chilienne, la *cueca*).

La conjonction Boulogne-Pantin permet à Sebastian Rivas d'intégrer, en 2000, la classe de composition d'Ivan Fedele, au conservatoire de Strasbourg. Trois ans sous la férule du pédagogue italien, et il se sent prêt à postuler à Paris, en automne 2003. Hélas ! son passeport le lui interdit. Non pas parce qu'il a été émis en Argentine, mais à cause de sa date de naissance : 29 juillet 1975. Impossible, en effet, de passer le concours d'entrée du Conservatoire de Paris quand on a plus de 28 ans, même si le dépassement n'est que de deux mois (une dérogation lui sera refusée).

Qu'à cela ne tienne. Le compositeur est admis à suivre le cursus d'information musicale de l'Ircam (*Aliados* use du traitement en temps réel, spécialité de l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique fondé par Pierre Boulez). A partir de là, il commence à monter des projets. L'un d'eux, *La Nuit hallucinée* (opéra radiophonique qui sera donné en version de concert le 21 septembre, au Théâtre national de Strasbourg, à l'occasion de Musica), débouche, en 2012, sur l'obtention du prix Italia. Juste avant l'« explosion » d'*Aliados*.

Et maintenant ? Comment rebondir après un tel succès et un cas aussi particulier (sujet, langage, esthétique) ? « *C'est la question que je me pose* », avoue le compositeur, qui a la certitude de ne plus pouvoir écrire comme avant. La pertinence sociologique de l'œuvre est devenue à ses yeux fondamentale. « *Peut-on encore écrire un quatuor à cordes aujourd'hui ?* », se demande Sebastian Rivas, qui doit pourtant répondre à une commande de ce type.

Il pourra méditer sur la question à la Villa Médicis, où il entame une résidence de dix-huit mois. Cette fois, sa candidature à l'Académie de France à Rome s'est heurtée au refus des membres du jury. « *J'ai passé l'oral à cinq reprises* », commente le musicien, tenace, qui a enfin obtenu gain de cause. Sur sa table de travail, un opéra tiré d'un roman italien, dans lequel trois enfants réinventent un langage en s'inspirant de la violence des Brigades rouges. Thatcher et Pinochet ont fait place à Aldo Moro. Avec Sebastian Rivas, la politique n'est jamais loin de la partition. ■

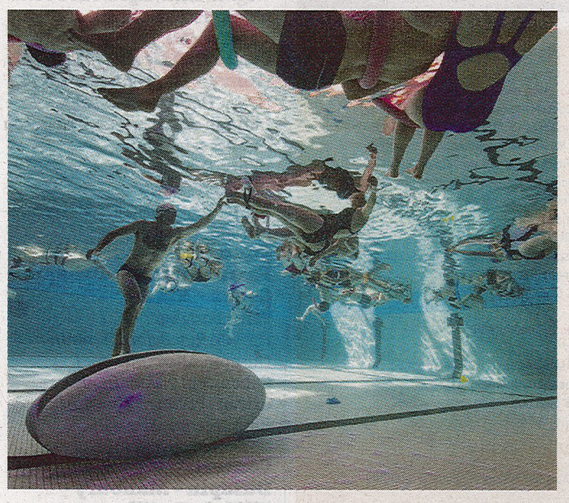
PIERRE GERVASONI

L'oreille en apesanteur

Pour la première fois, Musica rend hommage à Pierre Henry et propose deux sessions de « concerts sous casque », dans la grande tradition de la musique électroacoustique

Stendhal décriant le tapage du public d'opéra en Italie, Mozart se plaignant en 1778 d'un concert parisien en ein courant d'air, Liszt apostro- nant le bavard tsar Nicolas lors une tournée en Russie ? N'était le tuel compassé de nos salles de ncerts transformées en églises iques, l'écoute de la musique n'a en d'une science exacte.

Dès le début des années 1950, ivènement de la musique élec- oacoustique change les règles du u, obligeant les compositeurs à penser l'espace et l'écoute. L'un es pionniers de cette révolution t aujourd'hui un patriarche à bar- blanche, dont toutes les musi- ues – du rock à l'électro – se réclaent : Pierre Henry, 85 ans, aura tendu trente ans pour se voir nsacré à Musica. Le 26 septem- e, il donnera deux créations mon- ales en forme de remix, la *Tour de Babel* de 1998, version 2013, et la fameuse *Messe pour le temps présent* de 1967 revisitée en *Fantaisie Messe pour le temps présent*.



« Music for Mars », de Michel Redolfi, concert subaquatique donné en piscine, à Quimper, en mai. FRANÇOIS DE DOMAHIDY

Pierre Henry a toujours été aux avant-postes. Le premier concert spatialisé à Paris en 1951, c'est lui. Dès 1967, le « *grand-père de la techno* » (qui n'est alors que « *père de la musique concrète* ») invite son public à un concert couché au festival Sigma de Bordeaux. L'année suivante, à un concert-marathon de vingt-six heures au Théâtre de la Musique, boulevard de Sébastopol.

Bientôt, des milliers de personnes se pressent à ses concerts géants et psychédéliques. Mai 68 est passé par là. L'écoute (comme l'amour) est désormais sujette à des positions déviées, voire déviantes. Xenakis (1922-2001) a disséminé dès 1966 les 90 musiciens de *Terretektorh* au milieu du public, requis pas moins de 800 haut-parleurs pour *Hibiki-Hana-Ma* à l'Exposition universelle d'Hosaka en 1970, atteignant au cosmique avec le *Polytope de Cluny*, qui associe en 1972 architecture (les thermes romains), lumière (600 flashs électroniques et lasers) et musique (une bande huit pistes).

La technologie favorise la mégalomanie : Stockhausen (1928-2007) disjonctera au Festival de Hollande en 1995 avec *Helikopter Streichquartett*, un quatuor à cordes réparti dans quatre hélicoptères transformés en studios volants, dont le public suit l'évolution sur des moniteurs. Pierre Henry quant à lui, précurseur encore et toujours, alterne grands raouts populaires et concerts dans sa propre maison. « *Les gens faisaient connaissance avec mon univers, se promenaient dans les pièces où étaient installées des enceintes* (...), *certains étaient couchés sur mon lit* », dira-t-il.

Ces noces du collectif et de l'intime, les trois compères du studio La Muse en Circuit les ont imaginées pour Musica en quatre « concerts sous casque ». « *Les gens sont couchés côte à côte*, explique David Jisse, complice de Thierry Balasse et Christian Zanési. *Ils ont le sentiment de s'abstraire des autres (bruits, toux, etc.) tout en pratiquant une forme de voyeurisme. Chacun sait, en effet, que tout le monde écoute la même chose en même temps.* »

Le casque, cet ornement de nos têtes citadines, induirait en quelque sorte une écoute primitive, quasi fœtale... Une manière de rejoindre les musiques subaquatiques de Michel Redolfi, qui, depuis 1981 et son premier *Sonic Waters* à La Rochelle, invite régulièrement le public à s'immerger dans un bain de sons diffusés en pleine mer ou en piscine. ■

MARIE-AUDE ROUX